



Charles Revue

**CEUX  
QUI SONT  
RESTÉS**

Charles REVUE

Ceux Qui Sont Restés

© Charles REVUE, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0446-6

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## I – Le départ de New York

Il y a un épisode de James Bond, je ne sais plus très bien lequel, où profitant d'avoir un peu de temps à tuer sur une galère égyptienne, le fringant agent secret demande à une charmante espionne soviétique comment elle a survécu aux camps d'entraînement de Sibérie. Et parmi les différents moyens qu'elle cite, elle conclut par quelque chose du genre "Positive Mental Attitude". J'avais vu le film tout gamin, et je me souviens que cette réponse m'avait marquée : quelle belle leçon de vie ! Même si, à l'écran, la ravissante actrice Barbara Bach, avec son teint diaphane et ses jolis petits seins ronds, semblait davantage sortie d'une cure de thalasso que d'un séjour sous les grands froids, je me suis laissé convaincre et j'ai gardé cette leçon en tête. Depuis, il m'est arrivé plusieurs fois de me sentir dans des situations où la *Positive Mental Attitude* serait nécessaire, et à chaque fois je repensais à cette charmante espionne russe. Je me disais que si elle avait survécu à ces affreux camps sibériens, je pourrais aussi bien m'en sortir. Mais ce jour-là, assis sur un fauteuil étroit d'une des nombreuses salles d'embarquement de l'aéroport JFK de New York, j'avais du mal à trouver les éléments me permettant de positiver sur ma situation. Certes, je n'étais pas à un stade terminal d'une maladie mortelle, j'avais encore tous les membres de mon corps en état de fonctionner et je ne me faisais consumer ni par un froid polaire ni par les flammes de l'enfer. Mais je venais de perdre tout ce que chaque homme moderne digne de ce nom définit comme facteur de réussite sociale.

Tout n'avait pourtant pas si mal commencé. J'avais emménagé deux ans plus tôt à New York, juste après mon mariage avec Capucine. Je l'avais rencontrée à la fac, c'était une adorable blonde, avec des jambes fuselées, une poitrine arrogante, et des yeux amandés très verts : c'est bien simple, tous les mecs la voulaient. Et c'est moi qui l'ai eue. Elle n'était pas tous les jours facile à vivre, Capucine, mais je crois bien que je l'aimais. Aussi lorsqu'elle m'annonça qu'elle avait été prise pour un job d'expert-comptable à New York, je n'hésitai pas un seul instant et demandai sa main. Ce fut un beau mariage, fait sur le domaine auvergnat de son père, avec presque deux cents invités. Il faisait beau, les femmes arboraient de grands chapeaux, le champagne coulait à flot, la grande classe quoi. Je

n'avais déjà plus mon père, mais je me souviens que ma mère m'avait dit que Capucine était une fille formidable et à quel point elle était fière de moi. Même ma grande sœur Astrid, qui est pourtant davantage à classer dans le rayon "chieuses" que "mères douceur", m'avait aimablement pincé la joue en forçant un sourire. En y repensant, je me dis que c'était peut-être le plus beau jour de ma vie.

Nous partîmes donc direct sur la Grande Pomme. Capucine avait déjà son emploi, et prit très vite son rythme. Pour moi, c'était une autre paire de manches : il fallait que je dégote un job, j'étais dans un environnement inconnu et c'était sur le tas que je devais apprendre les règles locales du jeu. Soyons honnêtes, au bout de trois mois je persistais à faire chou blanc. C'était un peu désarçonnant de voir sa femme partir tous les matins et rentrer exténuée le soir, tandis que je passais mes journées à la maison. L'impression désagréable que c'était elle qui portait la culotte, et ça n'était probablement pas qu'une impression. C'est dans ce genre de moment que sert la "Positive Mental Attitude". J'ai toujours été un homme d'action, et ayant constaté que je ne parviendrais pas à me faire embaucher sur un poste à la hauteur de mes compétences, je décidai de créer ma propre entreprise. Oh, rien de bien prétentieux : nous ne faisons que produire et commercialiser une application mobile révolutionnaire. Moi, la technique, je n'y connaissais pas grand-chose. Heureusement, lors d'une de ces soirées after-work qui rythment les fins de journée new-yorkaises j'avais rencontré Sunnil Bekhil, et il était exactement le profil complémentaire requis pour monter une association du tonnerre. D'origine pakistanaise, formé à l'informatique depuis les bancs de l'école, Sunnil n'avait que 5 ou 6 ans de plus que moi, et il savait parler technique comme personne. Les développeurs pigeaient du premier coup ses demandes, et nous avons monté l'application en un temps record. De mon côté, je m'occupais de tout ce qui était gestion, partenariat et administratif, et j'avais beau être novice en la matière, je crois que je ne me débrouillais pas trop mal. Comme toujours dans ce genre d'activité, les débuts furent un peu timides. Mais nous n'avons pas laissé de place au découragement, et à l'aide d'un bouche-à-oreille auquel nous contribuions largement, les téléchargements finirent par affluer en masse, et les dollars avec.

Notre ambition ne se limitait pas à de l'appli bricolée dans un

garage ; Sunnil et moi savions que nous avions les épaules pour tutoyer les plus grands. Ce ne fut pas facile, mais grâce au carnet d'adresses de Sunnil, je pus rencontrer des responsables achats de grands groupes, puis des directeurs financiers et enfin des PDG de gros calibre avec qui je traitais directement. J'en avais passées, des nuits blanches, chaque veille de réunion commerciale, à préparer des argumentaires pour pouvoir anticiper chaque question, chasser chaque doute et présenter notre petite entreprise comme le nec plus ultra de l'innovation, de la performance et même du bien vivre en entreprise. Et au final, chaque litre de sueur investi rapporta son prix car avec Sunnil nous sûmes gagner la confiance de nos prospects. Progressivement, New York cessa d'être une ville onéreuse et se mua en un paradis de fêtes perpétuelles, aux couleurs lounge et aux cocktails colorés. Chaque fois que je sortais dans la rue, que je voyais les *yellow cabs* et que j'entendais au loin la sirène d'une ambulance, j'avais l'impression d'être le héros d'un grand film d'action américain.

Le dernier projet en date visait à faire racheter directement notre société par un des grands leaders du web. La concrétisation du deal me faisait miroiter la promesse de ne plus avoir besoin de travailler pour vivre jusqu'à la fin de mes jours. L'apothéose d'une carrière tracée à une vitesse fulgurante, en somme. Je me souviens que le jour où la proposition de contrat nous fut envoyée était un jeudi. J'avais sous les yeux ce papier incroyable qui ne me disait que des choses agréables, un véritable Nouveau Testament. J'avais passé la nuit suivante à écoper avec Capucine les bars les plus chics de notre district pour célébrer ça. Je ne comptais ni les verres, ni les tournées générales, ni les billets, seule comptait la fête à mes yeux. Capucine se démenait comme une folle, je l'avais rarement vue ainsi. Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. Mais quand le lendemain je retournai au bureau, ni mes yeux rougis par l'alcool ni ma redoutable gueule de bois n'avaient réussi à entamer ma bonne humeur. J'étais rentré dans le bureau que nous partagions avec Sunnil, mon habituel gobelet Starbucks sous le bras gauche, et comme chaque matin je lui avais claqué un grand "Hey Sunnil !!!" en levant le bras droit pour lui taper dans la main. En voyant ses yeux fixés vers le sol et le timide "Hey..." qu'il me fit en retour, je compris tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond. Je fermai la porte du bureau, approchai ma chaise de la sienne, et avec la douceur d'une mère qui demande à son enfant où il a mal, je l'interrogeai

sur la cause de cette triste mine.

Il fut d'abord un peu, voire très réticent à parler. Mais je sentais bien qu'il savait qu'il avait le devoir de me parler, de m'annoncer la vérité. À force de patience, en lui faisant part de l'admiration que je lui vouais, en lui rappelant notre indéfectible complicité qui faisait des étincelles depuis bientôt deux ans, je parvins à le faire timidement articuler un aveu, puis un deuxième, et un troisième. Et au fur et à mesure qu'il énonçait ses phrases, j'avançai d'un seuil supplémentaire dans l'épouvante. Qu'il fût débauché et rejoigne une prestigieuse entreprise, je pouvais l'admettre, comptant moi-même mettre fin à mes activités dans l'entreprise. Là où je sentis un nœud se former dans ma gorge, c'est lorsqu'il m'avoua qu'il avait investi l'argent de mes parts il y a plusieurs semaines, en mon nom, dans une affaire qui s'était auto-prophétisée comme fructueuse. Non seulement cette affaire n'avait finalement pas rapporté les gains attendus, mais elle tenait de l'ordre du délit d'initié.

Embarqué dans la vague qui le faisait vider son sac, Sunnil poussa la sincérité encore plus loin : du fait de ces opérations financières, la valeur de notre entreprise s'était écroulée, nous étions devenus très lourdement débiteurs. Et enfin, le caractère illégal de la démarche effectuée par Sunnil en mon nom signifiait un très prochain gel de tous mes avoirs, comptes courants inclus, avant la mise en place de démarches judiciaires qui ne s'annonçaient pas des plus plaisantes. Je sentais encore l'arrière-goût du champagne de la veille au fond de ma gorge, mais il n'en restait plus que l'amertume.

Un mot, un seul mot supplémentaire aurait suffi à me faire exploser. Sunnil osa faire une phrase complète : "I'm sorry, Bastien" qui se solda avec fulgurance par mon poing dans sa petite gueule de délinquant paki.

La famille de Sunnil était puissante, et je n'avais aucun doute qu'elle l'aiderait assez vite à le tirer d'affaire, mais elle avait une vision bien à elle de l'honneur : pas question qu'elle me prête la moindre assistance, encore moins qu'elle laisse son enfant chéri sombrer dans les procédures judiciaires. L'avocat de Sunnil me le rappela une heure plus tard par téléphone. Il fallait qu'il y ait un bouc-émissaire, et nous n'étions que deux suspects possibles. Les opérations avaient été faites en mon nom, j'en étais

donc le seul et unique responsable. Je claquai furieusement la porte du bureau avant les coups de midi.

Je repris le métro vers mon domicile, avec pour ferme objectif de m'accorder quelques heures de sommeil. Cela me semblait absolument indispensable avant de pouvoir commencer à réfléchir à un plan de défense, voire un plan de guerre si la situation l'exigeait. Moi qui la veille avais généreusement sorti les liasses de billets, je fouillai mes poches pour savoir comment la monnaie restante allait assurer ma survie dans les prochains jours. Le trajet en métro fut long et pénible. Je ne commençai à me rassérer que bien après être sorti des tunnels, en voyant les pots de géranium qui décoraient les fenêtres du rez-de-chaussée de mon immeuble. Après avoir longuement monté les marches jusqu'à mon cinquième étage, je rentrai la clé dans la serrure, tournai le loquet, ouvris la porte et tombai nez à nez sur Capucine, nue sur le canapé, prise en levrette par Michael, son manager.

Je ne sais plus combien de temps je restais interdit devant cette vision ahurissante à défaut d'être complètement horrifique. Je crois que j'étais encore paralysé quand Capucine se leva subitement, couvrit vaguement son intimité d'un drap et me sauta dans les bras pour me dire que ce n'était pas ce que je croyais. "Ce n'est pas ce que tu crois", cette phrase devrait être à bannir des échanges quotidiens de la vie amoureuse. Un peu comme le mot « certainement », que l'on ne devrait employer que pour dire d'un fait qu'on le tient pour absolument certain, alors qu'en fait il ne signifie plus que « peut-être ». Hé bien, au même titre, « ce n'est pas ce que tu crois » est une phrase qui a perdu tout son sens dans sa simple consonance. En l'occurrence, ce que je voyais était quand même bien un peu ce que je croyais : Capucine et Michael entretenaient une liaison depuis bientôt six mois, mais Capucine m'annonça aussitôt que, n'en tenant plus de cette double vie qui la torturait et la forçait au mensonge, elle avait décidé de rompre avec Michael. Le sournois avait juste négocié une dernière passade, et ce jour-là était donc censé être le dernier jour avant le retour à une relation professionnelle saine et amicale. Je me souviens avoir eu une impression de vertige, de perte d'équilibre, je me souviens également d'une nausée montante. Je me suis laissé tomber dans le canapé, et n'attendant même pas que les deux amants surpris aient fini

de remettre leurs vêtements, je lâchai d'une logorrhée fluide et unique le récit de ma matinée au bureau avec Sunnil. C'est sorti d'un trait, comme ça. Les investissements, les fonds perdus, les comptes gelés, le poing dans la gueule, tout. À la fin de mes propos, le visage de Capucine s'était blêmi. Il y eut un moment de silence. Et la phrase, cette phrase à la fois grotesque et évidente, cette phrase dont j'avais l'impression qu'elle allait venir de la bouche de Capucine, c'est finalement Michael qui la prononça :

"Mais alors... Tu n'es plus... Riche ?"

Je n'avais jamais été vraiment riche, j'avais cru très fort que j'allais enfin l'être, et du jour au lendemain j'étais de nouveau au ras du gazon. Très naturellement, mes relations avec Capucine ne s'améliorèrent pas. Nous étions trop bouleversés chacun de notre côté pour nous parler normalement. Il était évident que je ne pouvais rester plus longtemps dans le domicile conjugal, et qu'il me fallait trouver un hébergement à l'hôtel, ou chez un ami. Les comptes en banques gelés ne plaisent pas aux réceptionnistes d'hôtel, et je me rendis vite compte que je n'avais pas de vrai ami à New York. Il ne me restait donc qu'une seule issue : retourner en France.

Je parvins in extremis à retirer de l'argent pour acheter mon billet retour et pour tenir quelques jours en attendant que ma situation se régularise. Les poursuites judiciaires n'étant officiellement pas encore lancées, je pouvais quitter les Etats-Unis sans difficulté. De toute façon, mon argent restait sur place. J'avais également passé les vingt-quatre heures qui suivirent à chercher une bonne âme pour m'héberger en France. Passés quelques refus aussi polis que désolés chez mes amis, j'appelai mes potes, puis mes connaissances. Finalement, mon vieux copain Bruno me dit oui tout de suite, mais pour deux nuits seulement, d'autant qu'avec sa gamine de tout juste trois mois je ne serais pas au sommet du confort. Si tu savais comme je m'en foutais du confort, Bruno. J'appelai même ma sœur Astrid, domiciliée du côté de Clermont-Ferrand, qui dans un premier temps me rit au nez après avoir appris ma situation. Puis elle m'avoua qu'elle n'avait même plus de place dans le salon parce qu'elle hébergeait déjà le

frère de son mec qui cherchait du boulot. À moins, bien entendu, que je sois enclin à dormir par terre. Merci Astrid, tu me contraignais ainsi à descendre encore plus bas que bas, et à appeler Maman.

Depuis la mort de mon père, elle avait emménagé avec quelques copines dans une résidence près de Nice, et elle s’y accordait une agréable retraite faite de déjeuners de fruits de mer et de balades sur la plage.

— Mon pauvre Bastien, me dit-elle, j’avais tout de suite senti que cette Capucine ne serait pas bien pour toi.

Elle avait ensuite enchaîné sur une tirade portant sur les choix de la vie, les lourdes décisions, les aléas du destin et la société qui ne faisait décidément pas de cadeau. J’attendais patiemment qu’elle ait fini avant de ramener le sujet au logement.

— Mon pauvre Bastien, répéta-t-elle, je ne connais personne qui propose un logement, surtout gratuitement, tu sais que c’est la crise. À moins que...

Elle laissa passer un silence. Elle savait pourtant que j’avais horreur des silences. Je la relançai :

— À moins que ?

— À moins que... Mais oui, bien sûr... Nous avons toujours la maison à Vergniers. Pourquoi n’y retournerais-tu pas provisoirement ?

*Vergniers*, le nom venait de résonner dans ma tête et remontait de plus en plus fort dans mon esprit, comme une bouée détachée du fond qui remontait à la surface de l’eau. *Vergniers*. Comme par enchantement, des visages, des couleurs, des parfums vinrent se raccrocher à mon souvenir. Je les chassai d’un double clignement de l’œil.

— Mais... Euh, balbutiai-je, est-ce que c’est encore habitable, depuis le temps ?

— Bien entendu la maison ne doit pas être en parfait état, répondit ma mère. Mais pour quelques jours en attendant de régler tes problèmes, ça devrait faire l’affaire.